

FEMMES DE PÊCHEUR-FEMMES SANS STATUT (Les Tisseuses de Vigia, Pará-Brésil)

Abstract

Research studies carried out in different countries have shown that the woman's economic role is particularly relevant in fishing communities. In these communities women take part not only in fishing-related activities on land, but also, and rather frequently, in the fishing activity itself.

In Vigia, the so-called of the «women-weaver's village», women both weave the fishing nets and pick up crabs. Nevertheless fishing still is, according to the fishermen's opinion, man's job and women are only acknowledged the domestic role, that is the one of housewife and educator. Consequently, those women's professional status, as weavers and fisher, is simply overlooked also by society at large; frequently regarded as «workers without status». It is by means of women's associations that these women vindicate their social status; they fight for social benefits, and respect from their communities and society as well.

Dans la plupart des communautés de pêcheurs-artisans, les femmes jouent un rôle prépondérant dans l'économie halieutique de leur village. Particulièrement présentes dans les activités post-récolte – transformation et vente du poisson – et dans les activités parallèles – tissage, réparation des filets – elles participent souvent à la collecte du produit. Le rôle des femmes à terre est donc essentiel et permet aux hommes d'exercer leur métier.

Il est des sociétés qui reconnaissent le rôle majeur des femmes dans l'équilibre économique et social¹. Cependant, dans de nombreux pays, les femmes de pêcheurs n'ont aucune reconnaissance sociale. C'est notamment le cas au Brésil. A Vigia, comme dans les communautés voisines, les femmes pêchent, récoltent les crustacés et tissent des filets, mais dans l'esprit des pêcheurs paraenses, la pêche est une affaire d'homme et le tissage une activité domestique. Être pêcheuses et tisseuses, c'est appartenir à des catégories professionnelles ignorées. Sans statut, les femmes de pêcheurs ne peuvent prétendre aux avantages sociaux comme la sécurité sociale ou la retraite.

1. Organisation sociale et division des tâches

Economie dominante, c'est la pratique de la pêche qui détermine la division des tâches entre les hommes et femmes. Les conditions drastiques dans lesquelles

les hommes pratiquent leur métier impliquent fortement les femmes dans l'économie locale.

1.1. Conditions économiques d'une profession aléatoire

L'embauche des pêcheurs se fait sans contrat de travail. À la fin d'une campagne de pêche le matelot est, en théorie, libre de tout engagement. Le système de rémunération à la part, calculé d'après la production, ne garantit pas un revenu. Celui-ci est donc aléatoire et seuls les chefs de pêche peuvent espérer économiser. Les pêcheurs et leur famille vivent d'avances et de crédits. Quand les hommes embarquent, l'armateur avance aux épouses une somme d'argent qu'il estime équivalente à la moitié de la part du pêcheur. Pour une campagne de 21 jours, les épouses des fileyeurs reçoivent 20 à 30 reais²:

«Mon mari est chef. Il me laisse seule pendant 3 semaines avec 3 enfants. J'achète pour 20 reais de farine de manioc, du sucre, du café, du lait, un kilo de haricots, du riz. Je fais quelques réserves. Avec le reste, j'achète un peu tous les jours des choses fraîches, du poisson, une poule...». (Vilma, 22 ans)

Dans tous les cas étudiés, le solde du gain s'avère être toujours inférieur à la somme avancée:

«Mon mari a travaillé plusieurs jours. Il partait à l'aube et rentrait la nuit. À la fin de la semaine, après avoir déduit les dépenses du canot et vendu le poisson, et bien il a rien tiré de ce travail seulement 50 centavos (1,89 FF). Il a été courageux. Il a tiré presque 300 kg de poissons à 1 real le kilo, moins les dépenses et l'avance, il lui restait la moitié d'un real. Un kilo de farine coûte 1 real». (Risolcida, 27 ans)

Parfois l'avance est supérieure au gain. Dans ces conditions le pêcheur-débiteur se voit obligé de retravailler pour le même armateur. Il se retrouve alors pris dans un engrenage duquel il peut difficilement échapper.

Chaque jour les femmes doivent acheter les produits de base de leur alimentation. Les femmes de pêcheurs peuvent acquérir ces denrées à crédit dans une épicerie du village choisie par l'armateur. Les commerçants majorent alors leurs prix d'environ 10 pour cent. D'autres vont jusqu'à 20 pour cent et s'entendent ensuite avec l'armateur pour se partager les bénéfices. Indirectement, l'armateur récupère une partie du gain des pêcheurs qu'il emploie:

«Il y a une autre pratique pour avoir les gens au creux de sa main. Le commerçant tient ses comptes sur un carnet et sa cliente aussi. Il inscrit sur le carnet de la femme un kilo de farine mais ne marque pas le prix. Après un mois ou deux, il peut établir

les tarifs qu'il veut
les prix ont augmenté
ailleurs la nourriture
dépendance vis-à-vis
IBAMA³)

Certains armateurs
financiers pour tirer
nourrir leur famille
confirment que les
femmes:

«Ça arrive que l'on
demande une somme
plus jeunes». (Ros)

Le système de
pêcheurs faute d'un
et plus encore au
médiocres. Même les
sont relativement faibles

«Hier mon mari a
vendu un kilo et
vente, j'ai acheté
poisson, un jour
32 ans)

Les pêcheurs et
armateurs et des
permanence. Tous
charpentier ou d'agriculteur

La survie des
ont la lourde tâche de
des moyens de subsistance
rôle essentiel dans l'économie

1.2. Activités et services locale

Dans la nécessité
mis au point difficile

les tarifs qu'il veut. On n'a pas de contrôle. Le commerçant peut dire qu'entre-temps les prix ont augmenté. Les femmes n'ont pas d'argent et ne peuvent pas se procurer ailleurs la nourriture. Les pêcheurs se retrouvent dans un engrenage de dettes et de dépendance vis-à-vis du patron, c'est une vraie mafia à Vigia». (Responsable de IBAMA³)

Certains armateurs profitent de leur position dominante d'employeurs et de financiers pour tirer avantage des femmes venues quémander de l'argent pour nourrir leur famille ou pour soigner un fils malade. De nombreux témoignages confirment que le chantage sexuel est exercé à l'encontre des plus jeunes femmes:

«Ça arrive que l'armateur profite de la situation quand la femme d'un pêcheur vient demander une seconde avance. Certains commerçants aussi pour contraindre les plus jeunes». (Rosa, 38 ans)

Le système du crédit est une pratique généralisée dans les communautés de pêcheurs faute d'un revenu régulier. Qu'il s'agisse de pêche au filet, à la palangre et plus encore au curral (piège fait de branchages), les apports quotidiens sont médiocres. Même lorsque la pêche concerne des pélagiques concentrés, les prises sont relativement faibles par rapport au nombre de jours passé en mer:

«Hier mon mari a pêché 2 kg de poissons. Il est parti à 8 h et est rentré à 17 h. On a vendu un kilo et on a mangé l'autre mais parfois il rapporte rien. Avec l'argent de la vente, j'ai acheté un kilo de farine et il est resté un demi real. On vend un peu de poisson, un jour pour acheter la farine, le lendemain pour acheter du pain». (Lucia, 32 ans)

Les pêcheurs et leurs épouses disent qu'ils sont «prisonniers, esclaves» des armateurs et des commerçants car ils vivent selon un système qui les oblige en permanence. Tous ont recours au crédit, à la différence que les femmes de charpentier ou d'agriculteur choisissent librement l'épicier qui le leur feront.

La survie des ces communautés est un dur et perpétuel combat et les femmes ont la lourde tâche de pallier l'absence d'argent et de vivres. Elles doivent trouver des moyens de subsistance, établir des stratégies. Le travail féminin joue alors un rôle essentiel dans la survie du groupe.

1.2. Activités et stratégies de survie: le rôle des femmes dans l'économie locale

Dans la nécessité impérieuse de se procurer l'indispensable, les femmes ont mis au point différentes stratégies et exercent de nombreuses activités de

production et de commerce. Celles-ci se procurent de l'argent en vendant des services. Elles lavent le linge, cousent ou font la cuisine chez autrui. Celles qui ont un réfrigérateur – ce qui est encore rare – vendent de la glace ou des jus de fruits glacés, d'autres des bouillies de maïs ou des beignets de crabes. Les femmes font aussi le commerce du charbon de bois qu'elles fabriquent dans la forêt. A l'approche des fêtes (carnaval, Noël) elles confectionnent des mets typiques. Des petites échoppes s'ouvrent, des marchandes ambulantes poussent devant elles des voiturettes sur lesquelles sont posées des bassines de soupe et de bouillie.

Dans l'économie familiale, les enfants ont un rôle à jouer. Les familles sont nombreuses. Les femmes ont souvent plus de cinq enfants. Garçons et filles accomplissent leur part de travail quotidien, en tissant les filets, en pêchant, en chassant seuls ou avec leur père, en vendant dans la rue ce que leur mère cuisine. La participation des filles est particulièrement essentielle à l'organisation du groupe ce qui signifie que très tôt celles-ci accomplissent bon nombre de tâches domestiques: surveillance des cadets, entretien de la maison et du jardin potager, exploitation du champ (elles aident leur mère à cultiver le manioc) et tissage des filets. Cette prise en charge parfois totale des activités domestiques libère les mères qui peuvent alors travailler au champ ou aller à la pêche:

«Ma fille de 14 ans m'aide. C'est elle qui est la maîtresse de maison depuis qu'elle est petite. C'est elle qui s'occupe de la maison et des enfants quand je suis à la pêche». (Antônia, 34 ans)

Vers l'âge de huit ans, la plupart d'entre elles quittent leur village pour aller travailler à Belém comme domestique. En se séparant de leurs filles, les parents font l'économie de nourriture pour les plus jeunes. Il s'agit pour les familles d'une stratégie de survie parmi d'autres qu'imposent le nombre élevé d'enfants et l'absence de revenu régulier.

C'est en pêchant que les femmes se procurent de quoi manger, troquer ou vendre. Cette activité de récolte concerne les pêches dites «de proximité» (rivage et mangrove⁴), la haute mer étant théoriquement un territoire réservé aux hommes. Il s'agit toujours d'une pêche de subsistance. A Vigia les femmes récoltent les crustacés (mexilhão), la crevette et le siri (crabe bleu) dans les igarapés⁵, le caranguejo et le turu (sorte de larve) dans la mangrove. Elles vident aussi les currais. Elles emploient en général des engins de captures de petites dimensions, rudimentaires tels que le filet draguant puça, l'épervier qu'elles jettent au-dessus des roches immergées à marée-basse, le lacet pour attraper les crabes dans la mangrove. Pour manoeuvrer des filets draguants en travers d'un

igarapé, il faut être au
pêcheur aidé de sa fe

«Je suis allée pêcher
traverse le fleuve
long». (Regiane, 3

Il en est de même

«On pêche en famille
30 ans, sauf ma
mangrove) et on y
crabes et on les ve

Les femmes vont
accompagner par
avec leurs plus pr
produit de leur tra
surplus aux autr
provient de la v
humiliant d'aller t

D'autres activités
la chair des crabes r
les filets de pêche.
établi leur réputation

Comme il faut p
s'occupent en même
un instant de libre, l
après l'école pour le
apprendre à tisser
moyen comme un a
pas l'ouvrage. Elles
d'intermédiaire aux
de l'agent et non de
à 80 centavos à Vig
demande étant très
Les femmes ne se
travailler pour pres
profite pour impos
S'il existe une entra
l'échelle d'un quart

garapé, il faut être au moins deux. Travail pénible, il est souvent effectué par un pêcheur aidé de sa femme:

«Je suis allée pêcher avec mon mari 5 jours de suite. On y va en barque. Alors on traverse le fleuve et il me laisse pour pêcher la crevette avec un filet de 300 m de long». (Regiane, 36 ans)

Il en est de même pour la capture des crabes qui nécessite de la main-d'oeuvre:

«On pêche en famille. Toute la famille y va, mon mari et mes 7 enfants âgés de 6 à 30 ans, sauf ma mère qui est trop vieille. On va à la cabane (construite dans la mangrove) et on y reste des semaines entières. On y va en barque, on tire au lacet les crabes et on les vend». (Regina, 49 ans)

Les femmes vont parfois pêcher seules mais la plupart du temps elles se font accompagner par l'un de leurs enfants ou partent en petit groupe qu'elles forment avec leurs plus proches voisines. Quand elles pêchent, c'est rarement pour vendre le produit de leur travail. Elles pêchent pour le déjeuner ou le dîner. Elles distribuent le surplus aux autres membres de la famille ou, parfois le vendent. L'argent qui provient de la vente du poisson permet aux femmes de retarder le moment si humiliant d'aller demander de l'aide à l'armateur.

D'autres activités liées à la pêche sont exercées, notamment l'extraction de la chair des crabes mais les femmes cousent aussi les voiles de bateaux et tissent les filets de pêche. Et c'est en tant que tisseuses que les femmes de Vigia ont établi leur réputation. Vigia est la *Terre des Tisseuses*.

Comme il faut peu d'espace pour tisser, les femmes travaillent à domicile et s'occupent en même temps des tâches domestiques. Elles tissent quand elles ont un instant de libre, la nuit pour celles qui ont un travail dans la journée, avant et après l'école pour les petites filles. Tisseuses de mère en fille, les femmes disent apprendre à tisser par nécessité, rarement pour le plaisir, et qu'il s'agit d'un moyen comme un autre pour se procurer un revenu. Les tisseuses ne cherchent pas l'ouvrage. Elles restent chez elle et sont contactées par un agent qui sert d'intermédiaire aux armateurs. Le travail est payé à la brassée de filet tissée, brassée de l'agent et non de la femme, en général plus petite. Le prix est très variable (40 à 80 centavos à Vigia, 1 real à Cachocira en 1995). Il n'existe aucun barême. La demande étant très supérieure à l'offre, les agents appliquent des tarifs très bas. Les femmes ne sont pas en condition de refuser l'ouvrage. Elles préfèrent travailler pour presque rien que de voir leur voisine conclure l'affaire. L'agent en profite pour imposer sa loi et rares sont celles qui s'en plaignent ouvertement. S'il existe une entraide entre les membres d'une famille, celle-ci est inexistante à l'échelle d'un quartier.

Quand il n'y a pas de travail, pas d'emploi, que durant des mois aucun armateur ne vient frapper à la porte des tisseuses pour leur donner de l'ouvrage, que les maris débarquent chaque fois plus endettés vis-à-vis de leur patron, se vendre pour un peu de poisson ou accepter les avances de leurs débiteurs, armateur ou épicier, sont des recours pour les femmes au même titre que les stratégies de survie qui viennent d'être décrites. Ainsi, les jours de marché, des jeunes femmes viennent s'offrir aux pêcheurs venus commercer. Depuis peu, on a observé que des femmes embarquaient pour faire la cuisine à bord durant la campagne de pêche. Celles-ci viennent des maisons closes de Vigia:

«Au bordel, j'y étais l'autre samedi. J'ai vu une femme monter avec 12 hommes cette nuit-là. En général les prostituées sortent vers minuit et vont vers les quais. Elles parlent avec les pêcheurs et parfois trouvent un embarquement. Même si elles "travaillent" à bord en plus de la cuisine, c'est tout de même moins dur de voyager avec un équipage de 4 hommes que de travailler au bordel». (Afonço, IBAMA)

Ainsi survivent les familles quand les pêcheurs sont en mer. La participation des femmes dans l'économie locale contribue pour une large part, voire pour l'essentiel, au revenu familial. Qu'elles pêchent, qu'elles tissent, qu'elles fassent du commerce, les femmes, véritable réservoir de main-d'œuvre à bon marché, souvent gratuit, restent cependant des travailleuses sans statut. Ce constat oblige à s'interroger sur les causes de cet anonymat social.

2. L'anonymat des femmes de Vigia

Le tissage des filets permet aux femmes de jouer un rôle dans l'économie locale comme leur participation à la collecte des produits issus de la mer et de la mangrove. A l'évidence les femmes de Vigia sont des tisseuses et des pêcheuses professionnelles. Il n'en reste pas moins que leur travail n'est pas reconnu comme étant une véritable profession, le caractère ambigu de la notion de «travail féminin» se manifestant par l'hésitation de certains à reconnaître à celui-ci une existence autonome.

Ces activités sont perçues comme faisant partie de l'ensemble des activités domestiques – tenir la maison, cuisiner, surveiller les enfants, entretenir le jardin potager – parce qu'elles s'effectuent, l'une – le tissage – à domicile, au milieu des tâches quotidiennes, et l'autre – la pêche – dans des zones la plupart du temps accessibles à pied. Être homme, être pêcheur, c'est être dehors, s'embarquer et s'éloigner de la terre. La dichotomie terre-mer, espace féminin-espace masculin, est un schéma commun à toutes les communautés de pêcheurs. Cette division de l'espace détermine la division des tâches. C'est pourquoi les femmes de Vigia ne savent pas ramender et ne cherchent pas à apprendre à le faire. Elles disent que ramender est beaucoup plus difficile que tisser, et que ce sont les hommes qui le

font. En fait, il s'agit
et son occupation. C
tisser, cette activité n
Par contre le ramend
permet aux hommes s

De cette division
avec rigueur. On obs
dépassé, les pêcheur
que de permettre à
l'extérieur. Il existe
Deux femmes seul
communautés si défai
du conjoint est déter

«Les hommes dis
pour te donner à r
a des hommes qu
On dirait que cert
leur femme debor

Les hommes c
économiques. Il le
l'entretien de la fam
supplément du sala
femmes que repose l

«Avant de trava
rapportait rien. A
ce que je ferais?
ma mère qui l'a
travaille pour nou

Mais quand ils
disposition:

«J'ai un mari et
maison. Je dois
étudie, il doit ar
prépare le dîner.
va au marché ac
soir. Et puis vien
soir». (Maria, 47

font. En fait, il s'agit bien là d'une division du travail qui se fait à travers l'espace et son occupation. Comme il n'est pas nécessaire d'avoir un grand espace pour pêcher, cette activité maintient les femmes chez elles et limite leurs mouvements. Par contre le ramendage des filets exige de vastes espaces d'étendage, ce qui permet aux hommes d'avoir une plus grande liberté.

De cette division de l'espace découle des règles culturelles parfois appliquées avec rigueur. On observe que, même lorsque le seuil de pauvreté⁶ est largement dépassé, les pêcheurs choisissent de vivre dans le plus grand dénuement plutôt que de permettre à leur femme de quitter l'univers familial et travailler à l'extérieur. Il existe à Vigia une petite industrie de transformation du poisson. Deux femmes seulement y sont employées à l'année. Même dans ces communautés si défavorisées que sont celles des *gens de mer*, où la participation du conjoint est déterminante, les hommes méprisent le travail féminin:

«Les hommes disent que la place des femmes est à la maison. Ils disent: "je travaille pour te donner à manger et à boire". Mais dans la plupart des cas ce n'est pas ça. Il y a des hommes qui sont machos qui disent aussi que la femme ne doit pas travailler. On dirait que certains préfèrent voir leur famille dans la nécessité plutôt que de voir leur femme dehors». (Maria-José, 30 ans)

Les hommes ont un rôle à jouer, celui de remplir leurs obligations économiques. Il leur est donc difficile d'accepter que l'épouse participe à l'entretien de la famille. C'est pourquoi le revenu des tisseuses est assimilé à un supplément du salaire du mari. C'est pourtant bien souvent sur le salaire des femmes que repose l'économie domestique:

«Avant de travailler à la fabrique, j'attendais le retour de mon mari et parfois il rapportait rien. Alors j'y suis allée et j'ai demandé du travail. Sans ce travail, qu'est-ce que je ferais? A une époque, mon mari ne rapportait pas de poisson et bien c'est ma mère qui l'a nourri. C'est pour ça qu'il a accepté que je travaille. Il faut que je travaille pour nourrir ma famille». (Maria, 30 ans)

Mais quand ils reviennent à terre, les pêcheurs exigent que leur femme soit à disposition:

«J'ai un mari et 2 fils qui vont à la pêche. J'ai en plus 5 enfants qui restent à la maison. Je dois laver le linge, faire le repas de l'un, puis de l'autre, c'est ainsi. Un étudiant, il doit arriver à 7 h à l'école. Vers 17 h ils rentrent tous. Ils se lavent. Je prépare le dîner. Mon mari revient de la mangrove en fin d'après-midi. C'est lui qui va au marché acheter de quoi manger pour les enfants. C'est une lutte jusqu'à 8 h du soir. Et puis vient une autre fournée à 21 h. Ce sont ceux qui reviennent de l'école du soir». (Maria, 47 ans)

Cet emploi du temps est celui de la plupart des femmes et les occasions de sortir sont rares. Aller pêcher leur permet de quitter cet univers réducteur. Certaines profitent de l'absence prolongée du mari pour y aller. Il n'en reste pas moins que les hommes acceptent à contrecœur de voir leurs femmes lancer un filet ou haler une palangre pour se procurer de quoi nourrir leurs enfants. Pêcher est une affaire d'hommes:

«On m'appelle machão⁷ quand on me voit lancer l'épervier. Mais que peuvent faire les femmes pour subvenir aux besoins de leur famille et aider leur mari? Justement, c'est ce qu'on se demande. Que peuvent faire les femmes? Les hommes pensent que pêcher c'est un travail d'homme...». (Elba, 39 ans)

Pourtant des hommes comprennent que sans leur femme ils ne pourraient continuer à exercer leur métier:

«C'est mon mari qui m'a appris à pêcher. Quand les autres l'ont vu, ils étaient en colère. Beaucoup ont été contre le fait que je pêchais. Au début je passais près de leur barque et ils disaient à mon mari: "Eh! fils de pute, tu n'es pas un homme pour laisser pêcher ta femme!"». (Louisa, 43 ans)

L'hostilité envers les femmes qui pêchent se rencontre à tous les niveaux de la société. Une veuve de 41 ans, dont le mari, armateur d'une embarcation à moteur, avait été assassiné, voulut reprendre l'affaire. Contre l'avis de tous, elle constitua un équipage et sous la surveillance d'un chef de pêche, apprit à pêcher. Condamnée par sa famille, par les pêcheurs, elle le fut également par l'église:

«Ângela, femme au foyer, a lâché sa cuisine, ôté ses jupes, s'est habillé de bermuda, s'est empli de courage et est allée pêcher en haute mer depuis que son mari a été assassiné sur son bateau par un membre de l'équipage. Ângela a gagné de l'argent, s'est achetée une maison, mais elle a été expulsée de l'église (Dieu Est Amour ...) pour avoir abandonné le port de la robe». (*O Pescador*, février 1996, n°36)

Ceci montre bien que le rôle des femmes dans l'économie halieutique à des limites sociales et territoriales. Les hommes tolèrent que les femmes pratiquent de «petites pêches» dans la mesure où le produit est destiné à l'alimentation de la famille. Pour eux, aller tirer un matin quelques crabes pour le déjeuner n'est pas assimilé à l'acte de pêcher. Cette pratique entre dans les activités féminines appartenant aux techniques de consommation que sont l'approvisionnement et la cuisine.

«Les femmes n'ont aucune droit, ni de sortir, ni de se réunir, ni d'aller à l'église, seulement laver le linge, donner la vie aux enfants, rien de plus. Beaucoup se lèvent à 5 h et se couchent à 22 h». (Dionizia, 52 ans)

Cette phrase prononcée par les femmes au sein de ces communautés présente de grandes difficultés à trouver le sens particulier des tisseuses.

Depuis une dizaine d'années, on a mené des actions en Inde, Afrique, Brésil, etc. Les activités qui leur permettent de rester au moins qu'elles ne cessent de tisser ou de pêcher, sont de véritables pratiques qui pensent à s'inscrire dans un organisme ayant pour but leurs cotisations pour être reconnues comme les tisseuses. Les présidents des communautés refusent de leur consultation prouvant leur compétence concernant le sexe. Elles pourraient prétendre...

L'absence de reconnaissance sont pas toujours de tissage des filets. Les femmes pour défendre leur MOPEPA, aidé par l'inscription des femmes...

«On forme les groupes quels risques en Marudá»

Conclusion

L'exploitation reconnue comme un rôle des femmes sont nées sous une forme qu'elle puisse. Ceux qui sont exploités éducatif au point de vue des plus élémentaires...

Cette phrase prononcée lors d'une réunion informelle définit le statut des femmes au sein de ces communautés d'hommes. C'est pourquoi celles-ci ont des difficultés à trouver leur espace dans l'organisation du travail comme c'est le cas particulier des tisseuses de Vigia.

Depuis une dizaine d'années des associations internationales tentent de mener des actions en faveur des femmes des communautés de pêcheurs (Inde, Afrique, Brésil) car bien que celles-ci pratiquent de nombreuses activités qui leur permettent de jouer un rôle dans l'économie locale, il n'en reste pas moins qu'elles vivent dans un complet anonymat. Qu'il s'agisse de tisser ou de pêcher, ces activités féminines ne sont pas reconnues comme étant de véritables professions. Rares sont celles qui parlent de «métier» et qui pensent à s'inscrire dans un organisme professionnel comme la *colônia*, organisme ayant pour mission d'enregistrer les pêcheurs et de recueillir leurs cotisations pour le calcul des retraites. Il est vrai que les pêcheuses – comme les tireuses de crabes – rencontrent beaucoup d'hostilité de la part des présidents des colônias qui leur dénie le droit de s'y inscrire. Certains refusent de leur communiquer les statuts régissant la profession car leur consultation prouverait qu'il n'est fait mention d'aucun interdit concernant le sexe de l'adhérent et que celles qui pêchent dans la mangrove pourraient prétendre aux droits inhérents à la profession.

L'absence de revendication de leurs droits tient au fait que les femmes ne sont pas toujours conscientes de détenir un savoir-faire technique comme le tissage des filets. Leur en faire prendre conscience est une étape. Les mobiliser pour défendre leurs droits en est une autre. L'actif syndicat des pêcheurs MOPEPA, aidé par des ONG, ont alors mis à l'ordre du jour de leur combat, l'inscription des femmes à la colônia et le respect des droits des pêcheurs:

«On forme les gens à avoir une conscience. Quels sont nos avantages, nos droits et quels risques encourons-nous de ne pas les connaître». (Président de l'association de Marudá)

Conclusion

L'exploitation de la femme travailleuse est un phénomène très répandu. Il est reconnu comme un frein au processus de développement surtout dans les pays où les femmes sont majoritaires en nombre. On le sait, l'exploitation sous quelque forme qu'elle puisse être découle d'un rapport de force entre les parties en cause. Ceux qui sont exploités sont ceux qui sont marginalisés notamment sur le plan éducatif au point de ne pouvoir se défendre en prenant conscience de leurs droits les plus élémentaires. Les femmes et les enfants sont les premiers concernés. Ils

représentent pourtant une force monumentale sur l'échiquier politico-social et qui, du fait de l'ignorance, reste immobilisée, inactive, inagissante sinon manipulée. Au même titre d'ailleurs qu'une importante partie des hommes.

La division sexuelle du travail est déterminée par la vie collective du groupe et la nécessité d'une main-d'oeuvre complémentaire ou supplétive à terre qui est indispensable à la survie de toute communauté halieutique. Dans ces conditions, les femmes qui travaillent dans le secteur de la pêche, comme dans celui de l'agriculture, représentent la main-d'oeuvre la plus avantageuse puisque dans la plupart des cas celle-ci n'est pas rémunérée. Les activités féminines sont considérées par les hommes comme étant seulement secondaires alors qu'elles sont souvent essentielles et fondamentales pour la réussite du *métier*. Plus que de simples aides, les femmes jouent parfois le rôle de «compagnon» auprès des hommes, comme nous l'avons toujours observé quand les femmes pêchent avec leur mari, leur père ou leur frère, quand ce n'est pas à leur place, sans en avoir cependant la reconnaissance ni le statut. Leur place dans l'économie halieutique reste à définir. Certaines communautés – comme Marudá – commencent à en prendre conscience et méditent sur elles-mêmes. Ce travail de réflexion en vue d'examiner plus à fond une situation devenue aujourd'hui intolérable favorise le développement d'une conscience sociale et politique.

Les femmes doivent elles-mêmes prendre conscience de leur force et agir pour se libérer des contraintes sociales et morales qui tendent à les isoler et par conséquent, à les réduire au silence. Cet isolement social, à l'échelle de la communauté entière, existe aussi à l'intérieur de leur famille. Les mentalités doivent changer. Des femmes l'ont compris et invitent leurs maris à les accompagner à des réunions pour qu'ils prennent eux-mêmes conscience de leurs droits, qu'ils ignorent très souvent. Des conditions de vie des pêcheurs dépendent celles des femmes. Il ne s'agit donc pas de lutter contre le pouvoir des hommes mais de travailler avec eux pour que tous les membres des communautés de pêcheurs puissent apprendre à s'organiser, défendre leurs droits et progresser socialement et économiquement. C'est ce que les femmes entendent exprimer. Aidée par une ONG⁸, le syndicat des pêcheurs et IBAMA, une centaine de femmes, de 12 communautés de pêcheurs de la région du Salgado, au nord de l'Etat du Pará, a été réunie à Vigia pour débattre des préoccupations quotidiennes. Des questions aussi cruciales que le droit à la sécurité sociale, à la retraite, les allocations familiales et les congés de maternité ont été soulevées. De cette réunion est né un petit groupe de femmes ayant la volonté de créer une association d'entraide à Vigia qui lutterait contre la discrimination des femmes et contre leur anonymat. Elles souhaitent obtenir, pour elles et pour les autres

femmes des commu
droit au respect.

¹ Entre 1990-1994
pêcheurs portugaise, mo
reconnaissaient ainsi l'i
Nazaré. Univ. Paris X-N

² En 1996, un real
26FF).

³ Institut brésilien d
⁴ Forêt dense const
et limons.

⁵ Canaux étroits; d

⁶ Une famille de pê

⁷ Terme péjoratif si

⁸ Women in Fishi
Madras, Inde.

politico-social et
magissante sinon
s hommes.

lective du groupe
ve à terre qui est
s ces conditions,
ne dans celui de
e puisque dans la
féminines sont
res alors qu'elles
étier. Plus que de
non» auprès des
mes pêchent avec
ce, sans en avoir
omie halieutique
commencent à en
réflexion en vue
érable favorise le

leur force et agir
les isoler et par
à l'échelle de la
. Les mentalités
urs maris à les
nscience de leurs
cheurs dépendent
voir des hommes
communautés de
its et progresser
endent exprimer.
une centaine de
gado, au nord de
préoccupations
rité sociale, à la
té soulevées. De
nté de créer une
on des femmes et
pour les autres

hommes des communautés de pêcheurs, un statut social, une reconnaissance et un droit au respect.

¹ Entre 1990-1994 l'auteur a étudié la division sexuelle du travail dans une communauté de pêcheurs portugaise, montrant que les hommes déléguaient aux femmes tous les pouvoirs à terre et reconnaissaient ainsi l'importance de leur rôle. (L'Empreinte de la mer. Identité des pêcheurs de Nazaré. Univ. Paris X-Nanterre, 1075 p.

² En 1996, un real valait 3,78 FF. Le salaire minimum brésilien était de 67 reais/mois (253,26FF).

³ Institut brésilien de la Protection de l'Environnement donnant l'autorisation de pêcher.

⁴ Forêt dense constituée de palétuviers fixant leurs racines dans les baies où se déposent boues et limons.

⁵ Canaux étroits; du tupi igari'pé = chemin de barque.

⁶ Une famille de pêcheur type, de 5 personnes, vit avec moins de 50 reais par mois.

⁷ Terme péjoratif signifiant: Femme hommasse.

⁸ Women in Fishing, du Collectif international d'Appui aux Travailleurs de la Mer (ICSF), Madras, Inde.